Bibliothèque

des

SCIENCES HUMAINES

L'AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE

III

À l'épreuve des totalitarismes

1914-1974

par

MARCEL GAUCHET

nrf

Éditions Gallimard

Extrait de la publication

Bibliothèque
des sciences humaines

Extrait de la publication

MARCEL GAUCHET

L'AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE

III

À L'ÉPREUVE DES TOTALITARISMES

1914 - 1974

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

L'ABÎME DE L'HISTOIRE

Statu quo impossible, alternative impensable : tel pourrait se résumer l'état d'esprit qui prévalait dans l'Europe de 1914. Trop de tensions accumulées, trop d'oppositions à l'œuvre, entre les États, entre les classes, trop de changements en cours, dans l'économie, dans la géographie, dans les mœurs, pour que les choses puissent continuer sur leur lancée et conserver longtemps encore leur physionomie familière. Une physionomie familière dont on sentait bien, au regard de cet abîme potentiel du futur, qu'elle s'était au total maintenue, en dépit des bouleversements phénoménaux amenés par le siècle de l'histoire et de l'industrie. Jetant un regard en arrière, Péguy pouvait constater, sans grand risque d'être démenti : « Le monde a plus changé au cours des trente ans qui viennent de s'écouler qu'au cours des deux millénaires entiers depuis le Christ[1]. » Ce n'était encore rien par rapport à ce que laissait pressentir le moindre regard vers l'avant. Impossible, en même temps, d'imaginer ce qui pouvait sortir de ce chaudron en ébullition. Autre chose, mais quoi ? Comment se représenter l'irreprésentable, c'est-à-dire une rupture avec le présent telle qu'on ne puisse lui attribuer de contenu défini ? Même la perspective eschatologique du Grand Soir pâlit d'apparaître encore trop déterminée. L'attente grandit, tandis que la capacité de prédiction recule. Entre un passé dont l'appui se dérobe et un avenir gros d'un insaissable renouvellement du monde, l'histoire semble en suspens.

Il n'est pas exclu que cette expectative fébrile ait joué son rôle dans le déclenchement du conflit. Les conditions étaient

1. Charles Péguy, *L'Argent* [1913], dans *Œuvres en prose, 1904-1914*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1957, pp. 1047-1048.

Extrait de la publication

réunies, avec le face-à-face explosif des deux systèmes d'alliances. On a décrit cent fois le nœud fatal qui s'était formé entre le désir de revanche français, les aspirations allemandes à la « politique mondiale », la machine aveugle de l'expansionnisme russe, la vulnérabilité agressive du conglomérat austro-hongrois et le refus britannique de toute hégémonie continentale, comme de toute remise en question de sa suprématie navale[1]. Il n'empêche que ce réseau serré de contraintes eût pu fonctionner comme un corset, destiné, au final, à contenir et à neutraliser les rivalités et les passions guerrières qu'il exacerbait par ailleurs. C'est ce qu'escomptaient quelques observateurs parmi les plus avertis, sur la foi de la manière dont les crises répétées qui avaient secoué ce fragile équilibre s'étaient chaque fois apaisées. La légèreté des gouvernants, leur myopie devant les suites de leurs actes, l'impéritie des diplomates, l'engrenage des plans de mobilisation, la méconnaissance générale de ce qu'allait réellement être cette guerre préparée de si longue main ne suffisent pas à expliquer le dérapage de l'été 1914. Il a fallu autre chose pour précipiter la soustraction des événements au contrôle d'un mécanisme qui avait, en somme, fait ses preuves. Il a fallu l'intervention d'un facteur subjectif, d'autant plus mystérieux que manifestement partagé. Quelque chose entre l'envie d'en finir avec une attente insupportable, le recours à une épreuve décisive en forme d'ordalie et l'appel de l'abîme. L'inconscience n'est pas exclusive d'une obscure fascination pour ce qu'on ne veut pas voir, d'une attraction magnétique pour ce qu'on redoute de découvrir de l'autre côté.

Il suffira de quelques mois de conflit pour que les contemporains mesurent, abasourdis et terrifiés, l'ampleur tellurique des forces qui avaient été déchaînées et la profondeur de l'inconnu dans lequel ils s'étaient jetés. Devant l'éruption de ces puissances latentes qui se tenaient cachées dans les flancs de leur société, ils se rendront compte, dans la stupeur et la douleur, à quel point ils ignoraient leur propre monde : une de ces expériences initiatiques qui laissent des marques ineffaçables. La plus grande surprise de cet enchaînement tout

1. On trouvera par exemple un exposé particulièrement maîtrisé et suggestif chez Henry Kissinger, *Diplomatie*, trad. de l'anglais, Paris, Fayard, 1996.

en surprises, note un témoin pénétrant au début de 1916, est le changement qu'il a introduit, « en quelques semaines », dans les idées et dans les sentiments. « L'état d'âme » de l'Europe en a été complètement retourné. « Combien les temps avant la guerre nous semblent éloignés ! Il n'y a pas une personne, médiocrement habituée à la réflexion, qui n'ait aujourd'hui le sentiment d'avoir vécu la première partie de son existence dans l'illusion et dans l'erreur, et d'avoir été réveillée brusquement à la vérité par une violente secousse[1]. » La guerre a représenté, le mot n'est pas trop fort, une *révélation*.

Elle a fait apparaître d'un seul coup, par une illumination d'ensemble, le paysage intellectuel sous un autre jour. Elle a brutalement redistribué les facteurs du fonctionnement social, en propulsant au premier plan des tendances jusqu'alors sous-jacentes ou périphériques, et en déclassant avec la même vigueur de vénérables reliquats du passé dont il a fallu se rendre compte, soudain, qu'ils n'avaient plus que les apparences de la vie. Elle a réorienté les esprits, en imposant à tous des perspectives qui passaient pour marginales et en redessinant de part en part la carte du croyable. Le même Ferrero a discerné, dès 1916, là aussi, cette puissance réordonnatrice à l'œuvre de part et d'autre des lignes de front. « La guerre européenne, écrit-il, est aussi un conflit armé entre États, et le plus sanglant des conflits ; mais elle est en outre quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus complexe : une de ces grandes crises de l'histoire, qui de temps en temps bouleversent une partie du monde et modifient profondément la marche des civilisations[2]. »

Il y a peu d'exemples, en effet, d'événements qui aient à ce point modelé le cours de l'histoire, fixé les enjeux d'une époque et déterminé ses contours. La Grande Guerre a véritablement été la matrice d'un siècle — un siècle court, mais décisif, puisque s'y est tranchée, au fil d'affrontements titanesques en chaîne, la question ultime ouverte par la modernité, à savoir l'existence d'une alternative à la structuration

1. Guglielmo Ferrero, *La Guerre européenne*, Paris, Payot, 1916, préface, p. VII.
2. *Ibid.*, p. XII.

Extrait de la publication

religieuse. C'est le chemin tortueux et tragique de cette découverte du passage vers l'ordre autonome qu'il s'agit de reconstituer.

Le fait en gestation que le déclenchement des hostilités a aussitôt tiré de l'ombre pour lui conférer une centralité massive, c'est le retour du politique. Il a pris instantanément la portée de fait primordial, éclipsant les autres, bousculant les opinions reçues et appelant force révisions déchirantes. Le XIXe siècle avait été le siècle de l'histoire, le XXe siècle sera le siècle de l'État-nation. On connaissait l'État d'une longue tradition, où justement le souvenir des anciennes autorités tendait à masquer la nouveauté des modalités récentes d'exercice du pouvoir. On avait vu la nation à l'œuvre, mais sous un angle qui privilégiait l'adhésion en masse des citoyens ou encore le principe spirituel, l'âme commune, par rapport à l'organisation des pouvoirs. On n'avait pas vraiment pris la mesure de la conjonction des deux dimensions, de la cohérence d'ensemble de la forme politique résultant de leur intrication. C'est ce que la mobilisation de ses ressources va rapidement changer. Elle va mettre les potentialités du dispositif dans une lumière tellement aveuglante que les acteurs se demanderont comment ils avaient pu les ignorer.

Il s'ensuivra bientôt un bouleversement du champ idéologique. Conséquence de cette consécration de la puissance d'organisation collective, le socialisme passe en position d'idéologie de référence — non pas celle à laquelle on adhère forcément, mais celle par rapport à laquelle on est obligé de se situer, quelle que soit sa propre idéologie. L'idée socialiste n'avait cessé de gagner en prestige et en place, depuis les années 1890, au milieu d'incertitudes également croissantes sur sa définition. L'expérience de la solidarité des patries combattantes l'installe au pinacle, non sans transformer radicalement au passage les conditions dans lesquelles le concevoir. D'un côté, le déplacement règle de vieilles querelles. C'en est fini de l'idéal de la libre association, de la société émancipée de tout carcan politique qui faisait du socialisme la pointe avancée du renversement libéral. Il est acquis désormais que le socialisme sera du côté de l'organisation et de l'État ou ne sera pas. La révolution bolchevique apporte à l'idée une caution de poids, après 1917, mais elle pouvait

Extrait de la publication

compter en outre sur des motifs d'accréditation indépendants. L'idée n'en devient pas plus claire et exempte de controverses pour autant. Car le même déplacement introduit, de l'autre côté, de nouveaux facteurs de contradiction, voire d'indéfinition. « Socialisme » en vient à désigner, dans une acception large, une exigence de cohésion interne des communautés politiques où nombre de familles de pensée peuvent se reconnaître, puisqu'elle admet des traductions bénignes aussi bien qu'extrêmes. Il n'est pas jusqu'aux conservateurs qui ne pourront espérer y ressourcer leur idéal de toujours d'une société bien ordonnée, où chacun reçoit son juste dû. D'où les batailles qui ne cesseront plus autour de l'identification du « vrai » socialisme. Rançon de la centralité idéologique, le terme, en pénétrant partout, tend à se diluer dans le vaste spectre allant du communisme pur et dur jusqu'aux variantes plus ou moins redistributrices du volontarisme démocratique.

Il y a plus. Ce n'est pas seulement la perspective du socialisme qui acquiert une plausibilité nouvelle sous l'effet de l'omniprésence du cadre de l'État-nation, c'est l'idée de révolution. Au-delà de la capacité d'organisation collective *actuelle*, l'expérience de la guerre fait surgir la figure d'une capacité d'action sur soi *potentielle* allant jusqu'à la transformation totale. Il se trouve que la guerre se montrera effectivement elle-même révolutionnaire, en achevant de détruire l'Ancien Régime sur le sol européen et en ouvrant la porte à l'instauration durable d'un régime révolutionnaire en Russie. Autant de facteurs de renforcement d'un horizon du croyable qui ne se confond pas pour autant avec ces données empiriques. Les faits ne font en l'occurrence qu'exemplifier une puissance latente que la situation donnait à concevoir indépendamment d'eux. Le facteur déterminant réside dans l'application de l'opérateur politique, tel qu'il se découvre à la faveur des circonstances, à ce qu'on connaissait déjà de la fécondité de l'élément historique. La puissance d'action de l'État venant accoucher de la puissance de création de l'histoire : voilà ce qui donne naissance à un imaginaire de la rupture entièrement renouvelé, y compris par rapport à la figure de la « révolution sociale ». Il ne s'agit pas ici du dénouement spontané et final des contradictions accumulées par la

Extrait de la publication

société bourgeoise ; il s'agit de la ressaisie de la puissance confuse de se faire soi-même par une direction consciente et volontaire. L'image est floue autant que fascinante ; elle est susceptible, là aussi, de bien des versions. Reste qu'elle hantera les esprits durant des décennies, en nommant un supposé possible fondamental de nos sociétés, possible chargé des espoirs des uns et des craintes des autres. La nouvelle dominance idéologique centrée sur le socialisme inclut l'horizon révolutionnaire comme l'un de ses traits caractéristiques. Jamais le mot n'aura autant parlé. Il deviendra banal jusque sous des plumes fort modérées. On le verra même séduire des conservateurs.

En d'autres termes, la nouvelle configuration idéologique issue de la guerre consacre les extrêmes. Elle leur ménage une place privilégiée dans le champ des options en présence, au titre d'incarnations radicales d'une éventualité de transformation sociale totale qui constitue la préoccupation commune. Non que ces idéologies extrêmes soient nées de la guerre. Leur incubation s'inscrit dans la métamorphose globale du champ idéologique qui accompagne la crise du libéralisme dès l'origine. Elles émergent dans leur teneur distinctive autour de 1900 — disons, des *Fondements du XIXe siècle* de Chamberlain et de la création de l'Action française, en 1899, sur le bord nationaliste, au *Que faire ?* de Lénine, en 1902, sur le bord communiste. Mais même si elles s'affirment, décantent, gagnent des adeptes au cours de cette première décennie du XXe siècle, leur rôle demeure marginal. Qui eût parié sur leurs chances de succès à la veille du conflit mondial ? Le séisme change tout, en leur prêtant une plausibilité à la hauteur des bouleversements qu'il entraîne et de l'époque inédite que manifestement il ouvre — la révolution d'Octobre se chargeant, de surcroît, d'illustrer ce passage de l'utopique au praticable. Elle l'illustre, j'y insiste, elle en donne une concrétisation saisissante qui en démultiplie l'écho, elle ne le tire pas du néant. Même sans elle, il eût été à l'ordre du jour. L'impact événementiel de 1917 ne se conçoit qu'en fonction de la projection structurelle sous-jacente qui lui procure un sens universel. C'est le croisement de l'efficacité du politique et de la force d'invention du devenir, tel que révélé par la guerre, qui nourrit la foi dans la solution

communiste. Au-delà du possible diffus de la révolution, il fait entrer dans le registre du croyable la figure d'une maîtrise définitive et complète de l'ordre humain, alliant le renversement du présent et la gouvernabilité du futur. Une figure susceptible aussi bien, d'ailleurs, puisque le politique en est l'âme, d'une version nationaliste. Mussolini le montrera dès 1922. La guerre, en un mot, réactive le schème de la fin de l'histoire sous un nouveau jour, mais en lui prêtant, dans cette réincarnation, une allure opératoire et proche qui en masque la provenance eschatologique, tout en renforçant son pouvoir de conviction. On ne peut comprendre l'attraction que les idéologies extrêmes ont exercée sans saisir l'ancrage des promesses totales dont elles étaient porteuses dans les données structurantes de l'expérience collective.

C'est autour de ces immenses espoirs d'achèvement, et au travers de la confrontation avec les régimes prétendant leur donner corps, que la grande explication va avoir lieu. La mêlée sera d'autant plus terrible qu'elle sera grevée par une confusion noire. Une confusion quant à l'identité des camps en présence, pour commencer, puisqu'il faudra affronter le même ennemi, en fait, sous deux visages antagonistes, et suffisamment antagonistes pour qu'il ait été possible, à un moment donné, de faire bloc avec l'un contre l'autre. Face à l'impérialisme nazi et ses satellites, les démocraties bourgeoises n'auront d'autre choix, en effet, que de s'allier avec le diable communiste. Ce front antifasciste des vainqueurs de 1945 aura pour résultat de brouiller définitivement, peut-être, l'enjeu du siècle aux yeux du plus grand nombre, en accréditant l'idée d'une communauté d'inspiration des régimes « progressistes » plus profonde que l'opposition de leurs principes politiques et en interdisant de concevoir la parenté dernière des totalitarismes de signe opposé. Il rendra la guerre froide mal intelligible en la donnant à lire comme une lutte d'impérialismes rivaux pour l'hégémonie. Bref, il empêchera de reconnaître que l'axe du siècle était le conflit, non du progressisme et du fascisme, mais de la démocratie et des totalitarismes.

Mais la confusion est plus générale et plus profonde encore. Elle tient à l'ascendant que les figures du renversement révolutionnaire ont exercé sur l'esprit des acteurs

Extrait de la publication

jusqu'au sein du monde démocratique. Il leur a caché la portée des transformations de celui-ci. En face de la cohérence et de la radicalité des projets totalitaires, il est vrai, l'aménagement au jour le jour du cadre social et politique, sous la pression des circonstances et à la faveur de compromis boiteux, faisait piètre figure. Il était difficile d'y voir autre chose que des concessions arrachées au hasard à une défense myope de l'ordre établi. C'est ainsi que la partie la plus déterminante de l'invention du XXe siècle est restée de bout en bout à peu près opaque pour ses acteurs. Car à l'arrivée, force est de constater que c'est dans les démocraties que la vraie révolution a eu lieu. Elles ne se sont pas contentées de se « maintenir », comme leur mentalité d'assiégées les en a persuadées, elles se sont transformées de fond en comble. Il ne reste rien des formidables édifices totalitaires, que des ruines et des listes de victimes. En revanche, un monde effectivement jamais vu, dont personne ne soupçonnait la possibilité, est né dans les démocraties. Elles ont créé, ni plus ni moins, une nouvelle forme de l'établissement humain. Elles sont parvenues, à force de tâtonnements, à trouver les voies d'un mode inédit d'unification des collectifs. Là où les totalitarismes ont échoué dans leur prétention folle de reconstituer l'unité religieuse à l'intérieur et avec les éléments de la modernité, les démocraties ont réussi à lui substituer l'unité par le politique. C'est cette relève de la forme religieuse par la forme politique qui a assuré leur victoire finale dans cette lutte de géants qu'elles avaient paru si longtemps condamnées à perdre. Le parti de l'avenir n'était pas celui qu'on croyait. Derrière ce singulier triomphe par désagrégation de l'adversaire, se cache l'arrivée à son terme d'un travail de gestation de cinq siècles, celui qui commence avec les primes déclarations d'indépendance du politique par rapport au religieux. En quoi il est permis d'y reconnaître un aboutissement de la révolution moderne — et non, certes, pour autant, la fin de l'histoire, tellement cette consécration de la fonction constituante du politique est grosse de nouveaux problèmes, tellement elle ouvre sur des périls qui, pour être d'une autre nature, n'en sont pas moins aussi redoutables que ceux qu'elle a permis auparavant de surmonter.

Extrait de la publication

Tel aura été l'enjeu véritable du gigantesque combat de dupes qui traverse et organise le siècle surgi du cratère de la guerre totale. Il lui sera revenu de trancher une question depuis longtemps en suspens, la question propre de la modernité européenne, la question de savoir ce qui structure la communauté humaine et comment. Son originalité tragique aura été de le faire en particulière méconnaissance de cause, au travers de l'affrontement de deux camps l'un et l'autre aveugles à leur identité réelle : d'un côté, le retour au passé dissimulé dans la promesse révolutionnaire de l'avenir, de l'autre, un saut inouï dans le futur masqué par la défense quotidienne de l'acquis. Ce sont les phases et le sens de ce duel somnambulique qu'il s'agit de démêler.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

L'ÈRE DES RELIGIONS SÉCULIÈRES

CHAPITRE I

LA MATRICE DE LA GRANDE GUERRE

Tout a été surprise, de bout en bout, dans le conflit hyperbolique où se précipite l'Europe en août 1914, son déclenchement, son déroulement, son ampleur, son intensité, sa durée, ses conséquences. Tout a été surprise, alors pourtant qu'il ne faisait que cristalliser des virtualités accumulées de longue main. Ferrero, déjà cité, résume bien cette stupeur réitérée et démultipliée dont les contemporains de l'événement ont témoigné à satiété : « Si on compare la guerre européenne aux guerres qui l'ont précédée, elle semble un drame incompréhensible et presque absurde dans son immensité. Ses origines et son développement ne répondent en rien à l'idée que les hommes s'étaient faite d'un conflit armé entre les grands États de l'Europe. Comment la guerre a pu éclater, c'est déjà une première énigme […]. Le développement de la guerre n'a pas moins surpris les esprits que ses origines. Les prévisions les plus sérieuses et les plus autorisées ont été brutalement démenties par les faits. On s'attendait à une guerre très violente, mais courte ; on disait que les ressources de l'Europe s'épuiseraient rapidement et que les pays industriels ne pourraient tenir plus de trois mois ; on prévoyait toute sorte de difficultés politiques… Depuis dix-huit mois tous les États belligérants ont gagné et perdu plus de batailles qu'il n'en aurait fallu autrefois pour conclure dix traités de paix ; et la guerre continue, acharnée, impitoyable[1]… » Et dieu sait qu'en

1. Guglielmo FERRERO, *La Guerre européenne*, Paris, 1916, pp. V-VI. De remarquables travaux ont profondément renouvelé, dans la période récente, notre intelligence de ce que fut l'impact de la Grande Guerre. Je renvoie une fois pour toutes à deux livres en particulier auxquels ce chapitre est grandement redevable : Jay WINTER, *The Experience of World War One*, Londres, Macmillan, 1988, et Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard,

Extrait de la publication

ce début de l'année 1916 le lot de surprises était loin d'être épuisé ! Expérience vertigineuse que cette découverte sans fond imposée par l'événement : les militaires ne savaient pas la guerre qu'ils avaient préparée ; les gouvernants ne connaissaient pas les sociétés qu'il leur revenait de conduire, pas plus que les peuples ne connaissaient les sociétés qu'ils formaient ; et, de manière plus générale encore, les acteurs ignoraient leurs véritables dispositions d'esprit. La surprise n'a pas été seulement technique ; elle a été tout autant politique et spirituelle.

L'INDÉCISION

Ce n'est pas que les réflexions avaient manqué. Jamais les conditions d'une guerre n'avaient été étudiées avec autant de minutie au sein des états-majors. Les analystes avertis ne s'étaient pas privés de relever les trois changements fondamentaux amenés, pour paraphraser le général allemand von Bernhardi, par « le principe de la nation armée » (et donc le combat de masse), « le perfectionnement des armes offensives et défensives » et « les moyens de communication modernes » (en particulier l'utilisation des chemins de fer)[1]. Compte tenu de ces données, et spécialement des capacités de destruction de l'armement dernier cri, il s'était trouvé des experts indépendants pour prédire un avantage à la défensive rendant d'avance ruineuse et vaine l'initiative d'un conflit. C'est ce que plaide, ainsi, pour ne retenir que l'exemple le plus retentissant, le Polonais Ivan Bloch, avec sa monumentale *Guerre future*, en 1899. Peine perdue, ce pacifisme ancré dans le réalisme a ébranlé sans convaincre. Les militaires se sont persuadés, en étudiant la guerre des Boers, puis la guerre russo-japonaise de 1904-1905, qu'il y avait moyen de contourner l'obstacle, en repensant la tactique offensive. Tout bien pesé, conclut ainsi von Bernhardi, « l'attaque a encore gagné aujourd'hui en supé-

---

2000. Le bilan historiographique dressé par Antoine PROST et Jay WINTER, *Penser la Grande Guerre* (Paris, Éd. du Seuil, 2004), permet utilement de s'orienter au milieu d'une littérature immense et des débats auxquels l'interprétation de l'événement a donné lieu.

1. Général Friedrich von Bernhardi, *La Guerre d'aujourd'hui*, trad. de l'allemand, Paris, 1913, t. I, p. XII, et t. II, p. 352.

Extrait de la publication

riorité […]. C'est dans les opérations offensives que résidera la décision de la prochaine guerre européenne[1] ». Car, explique-t-il ailleurs, « c'est l'esprit qui décide de tout à la guerre […]. Aujourd'hui encore la résolution et la hardiesse assurent une supériorité décisive[2] ». On ne pense pas autrement du côté de l'état-major français, où l'on s'en remet à la doctrine bergsonienne de « l'offensive à outrance », selon laquelle « l'élan vital » des assaillants est appelé à submerger la défensive adverse, si solide soit-elle. Une conférence fameuse tenue à l'École de guerre en 1911 par un des oracles de la théorie se clôt sur cet acte de foi qu'on ne résiste pas à citer : « Dans l'offensive, l'imprudence est la meilleure des sécurités. Poussons l'esprit offensif jusqu'à l'excès et ce ne sera peut-être pas assez[3]. » En fonction de quoi les plans des uns et des autres étaient entièrement tournés vers la recherche d'un succès décisif à brève échéance, la Toussaint 1914 étant communément tenue pour le plus lointain terme envisageable, avec des prévisions de besoins qui n'allaient pas tarder à paraître ridiculement sous-estimées.

Rien ne se passe comme prévu, en effet. Les militaires ne connaissaient pas l'instrument qu'ils avaient entre les mains, cela devient très vite clair. Le déroulement des opérations leur échappe. Les hostilités se prolongent ; la consommation de matériel et de munitions explose ; le nombre de victimes aussi — la France perd 300 000 soldats en quatre mois. Passé les premiers grands mouvements initiaux, la guerre se fige selon des lignes de front continues ; elle s'enterre ; elle prend le caractère d'une guerre de tranchées. Raymond Aron a proposé l'expression parlante de « surprise technique » pour ramasser cette tournure radicalement inattendue du conflit[4]. Comme l'erreur est persévérante, les efforts d'imagination des états-majors, au cours des années suivantes, porteront sur la possibilité et les moyens d'emporter néanmoins la décision, malgré ce blocage des fronts, en obtenant la percée, grâce à la concentration de formidables puissances de feu. Il

1. *Ibid.*, t. II, pp. 456 et 464.
2. *Ibid.*, t. II, p. 186.
3. Le colonel de Grandmaison, cité par Pierre Varillon, *Joffre*, Paris, Fayard, 1956, p. 123.
4. Voir *Les Guerres en chaîne*, Paris, Gallimard, 1951.

s'ensuivra d'apocalyptiques « batailles de matériel », comme les appelleront les Allemands, destinées à imprimer une marque ineffaçable dans les esprits, mais dont aucune ne sera décisive. La guerre se révélera inexorablement, pour finir, à l'Ouest (hors le cas de l'effondrement du front russe à l'Est), une guerre d'usure.

APPEL DES NATIONS, RESSOURCES DES ÉTATS

Cette surprise technique, si considérable qu'elle ait été, eût été encore peu de chose sans une surprise politique qui a constitué, à dire vrai, le soubassement sans lequel elle n'aurait pu déployer ses effets. Une surprise politique elle-même double : une surprise quant à l'unanimité du ralliement dont les nations font l'objet, une surprise quant à l'efficacité dont les États vont se montrer capables.

Devant la déclaration de guerre, le pacifisme et l'internationalisme hautement revendiqués par le mouvement ouvrier se volatilisent. On les croyait puissants, enracinés, les autorités en redoutaient les effets : il ne s'agissait que de mots creux et de formules de façade, apparaît-il d'un seul coup. L'Internationale socialiste (la deuxième) avait eu beau s'assigner solennellement l'opposition à « la guerre capitaliste et impérialiste » comme l'un de ses principaux objectifs, les belles résolutions sont balayées par la vague des ralliements patriotiques. En Allemagne, en France, l'immense majorité des socialistes joue le jeu des unions sacrées (l'assassinat de Jaurès laissant ouverte, en France, la question d'une autre issue possible). D'emblée, il y a un vainqueur universel dans le conflit qui vient d'éclater, à savoir la nation et les nations.

Tournant capital dans l'histoire du mouvement ouvrier : l'absorption dans les patries achève de mettre en crise le marxisme originel dans ce qui le reliait au libéralisme, c'est-à-dire la foi dans l'autosuffisance de l'élément social-historique. De cet horizon d'une société en passe de devenir purement sociale, grâce au dépassement des partages et des contraintes politiques, la lutte des classes menée par les prolétaires sans patrie constituait, en apparence, la plus vivante des illustra-

LUCIENNE STRIVAY : *Enfants sauvages. Approches anthropologiques.*

GLADYS SWAIN : *Dialogue avec l'insensé*, précédé de : *À la recherche d'une autre histoire de la folie*, par Marcel Gauchet.

ERNST TROELTSCH : *Protestantisme et modernité.*

VICTOR W. TURNER : *Les Tambours d'affliction.*

THORSTEIN VEBLEN : *Théorie de la classe de loisir.*

YVONNE VERDIER : *Façons de dire, façons de faire.*

YVONNE VERDIER : *Coutume et destin. Thomas Hardy* et autres essais.

LOUP VERLET : *La Malle de Newton.*

NATHAN WACHTEL : *Le Retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie, XXe-XVIe siècle. Essai d'histoire régressive.*

MAX WEBER : *Confucianisme et Taoïsme.*

MAX WEBER : *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* suivi d'autres essais.

MAX WEBER : *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société.*

MAX WEBER : *Sociologie des religions.*

EDGAR WIND : *Art et anarchie.*

PAUL YONNET : *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne, 1945-1985.*

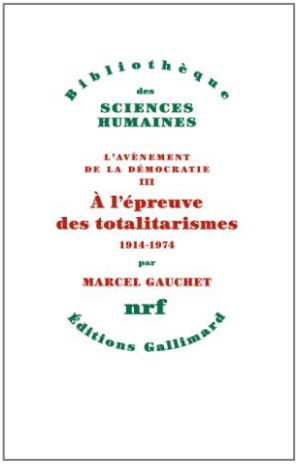
PAUL YONNET : *Huit leçons sur le sport.*

PAUL YONNET : *Systèmes des sports.*

PAUL YONNET : *Travail, loisir. Temps libre et lien social.*

PAUL YONNET : *Famille,* I. *Le Recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain.*

Extrait de la publication



L'Avènement de la démocratie, III. À l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974

Marcel Gauchet

Cette édition électronique du livre
L'Avènement de la démocratie, III.
À l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974 de Marcel Gauchet
a été réalisée le 18 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070786244 - Numéro d'édition : 153805).
Code Sodis : N31180 - ISBN : 9782072304293
Numéro d'édition : 222955.

Extrait de la publication